

LE MYCENIEN ET LES TRACES D'OCCLUSIVES FINALES DANS LE TEXTE HOMERIQUE

1. Une des «règles d'orthographe» de l'écriture Linéaire B est l'omission des consonnes se trouvant à la fin d'une syllabe et, par conséquent, de celles se trouvant à la fin du mot: *pa-te* en principe peut noter, suivant les contextes, soit πάντες, soit πατήρ.

Nous n'avons donc pas de témoignage direct sur la conservation ou sur la perte, en mycénien, des occlusives finales que l'on restitue pour l'indo-européen: une graphie telle que *-wi-de* peut recouvrir aussi bien *φιδε* que **φιδετ*¹.

Pour des raisons relevant du système phonique, M. S. Ruipérez² a supposé que le grec mycénien conservait encore les occlusives à la fin du mot. Comme il s'exprimait lui-même, il s'agit là d'une présomption, non d'un fait établi sur des données philologiques.

Le but de cet article est de montrer que le texte des poèmes homériques contient des traces de la conservation des occlusives finales qui doivent relever des phases plus anciennes de la tradition épique. Les poèmes homériques nous offrent ainsi un témoignage indirect sur un point important de la langue des documents mycéniens. Rappelons que la conservation de i.e. **ɣ* en grec mycénien, décélée par A. Heubeck³, avait été prévue par H. Mühlestein⁴ comme explication de la prosodie aberrante de ἀνδρότητα —U—U de Π 857 et X 363 (**ἀνγῆτᾶτα*), et d'autres cas semblables⁵.

2. Il serait oiseux de restituer un *-t* partout où le texte homérique présente un *v* éphelcystique avec des formes verbales de 3ème personne du singulier à désinence secondaire active, ou

¹ Voir notamment la discussion de M. Lejeune, *Revue des Etudes Anciennes* 69, 1967, pp. 281 s.

² *Acta Mycenaea* I (= *Minos* 11), 1972, pp. 194 s., 163.

³ *Acta Mycenaea* II (= *Minos* 12), 1972, pp. 55 ss.

⁴ *Atti Pavia* (= *Athenaeum* 46), 1958, p. 365.

⁵ Voir A. Heubeck, *loc. cit.*, avec des références aux travaux de J. Latacz, P. Wathelet et H. M. Hoenigswald.

bien dans certains contextes où nous trouvons une particule $\gamma(\epsilon)$, $\rho(\alpha)$, $\tau(\epsilon)$, banale pour le sens et dont la fonction semble avoir été d'empêcher un hiatus. De telles restitutions sont bien possibles, mais seraient arbitraires et par là-même sans valeur.

Il nous semble que c'est là où elle a l'avantage de rétablir une régularité prosodique ou grammaticale, que la restitution d'une occlusive finale est particulièrement vraisemblable pour des stades révolus de la tradition épique.

3. Dans sa *Grammaire homérique*⁶, P. Chantraine remarque que «dans un petit nombre de cas une voyelle brève se trouve en temps faible du premier pied, comptant pour une longue (στίχος λαγρός). Le seul exemple décisif est Αἴαν Ἰδομενεῦ τε Ψ 493... Ailleurs la voyelle se trouve devant une sonante» (e. gr., Φ 368 πολλὰ λισσόμενος).

Or, le vocatif Αἴαν a été *Αἴαντ (cf. gén. Αἴαντος, etc.) dont la restitution permet d'éliminer l'anomalie prosodique.

4. On sait que la langue homérique connaît des limitations à l'emploi libre de l'augment: on évite en effet toujours les monosyllabes brefs, si bien que l'on a βῆ, στῆ, γνῶ, d'une part, et ἔχε, φέρε, de l'autre, mais on a toujours ἔ-σχε(ν).

Par conséquent, au début formulaire de Κ 297 βάν ρ' ἴμεν (= Ξ 384) et Π 552 βάν ρ' ἰθύς, ainsi que dans les formules fréquentes βάν δ' ἴμεν (Ξ 134, etc.), βάν δ' ἰέναι (Δ 209, etc.), qui font pendant à βῆ ρ' ἴμεν (Μ 12, etc.), βῆ δ' ἴμεν (Ε 167, etc.), βῆ δ' ἰέναι (Δ 199, etc.), la morphologie homérique impose un monosyllabe long *βαντ. En Κ 297, Ξ 384 et Π 552 la particule ρ' s'est substituée au -τ devant la voyelle initiale du mot suivant.

Un cas semblable est celui de φάν dans le seul passage où cette forme est attestée dans l'*Iliade*: Ζ 108 φάν δέ τιν' ἄθανάτων. La consonne suivant φάν permettant dans le texte traditionnel de considérer cette forme comme brève, elle a amené l'emploi abusif ὡς φᾶν devant voyelle en Β 337.

La finale -ντ doit être également restituée dans des contextes tels que Η 206 ὡς ἄρ' ἔφᾶν, Αἴας δέ ..., et sans doute aussi dans plusieurs emplois formulaires de ἔχον devant la césure penthé-

⁶ I, Paris 1958, p. 103.

mimère suivie de voyelle, dans le *Catalogue des vaisseaux*, à la base duquel on admet généralement une chanson de geste de date mycénienne:

- B 574 Πελλήνην τ' *ἔεχοντ ἦδ'...
 585 οἱ τε Λάαν *ἔεχοντ ἦδ'...
 634 οἱ τε Ζάκυνθον *ἔχοντ ἦδ'...
 635 οἱ τ' ἠπειρον *ἔχοντ ἦδ'...

C'est sans doute dans des contextes comme ceux que nous venons d'envisager qu'a pris naissance la «liberté» prosodique d'allonger une brève dans certaines positions du vers.

On peut finalement se demander si la lecture μιάνθην de Δ 146 τοῖοί τοι, Μενέλαε, μιάνθην αἶματι μηροί, qui est une forme isolée (on attendrait -θεν ou -θησαν)⁷ ne recouvre pas *μιανθεντ. Une lecture MIANΘEN a été rendue, au moment du μεταχαρακτηρισμός du texte homérique, non par **μιάνθειν, mais par μιάνθην par l'analogie du -η- de la flexion de ces aoristes.

5. La formule ἄντα (Ϝ)ιδών est répétée sept fois dans l'*Iliade* et toujours dans la même position (à partir de la première syllabe du deuxième pied). Elle n'est jamais employée dans l'*Odyssee*. La variation ἔσαντα (Ϝ)ιδών, qui occupe la même position dans P 334, est donc suspecte. Il y a bien lieu de croire que l'on a là une modernisation de *ἔγνωτ ἄντα Ϝιδών. La nouvelle formule ἔσαντα ιδών (~ιδεῖν) apparaît quatre fois dans l'*Odyssee*.

6. Plusieurs formes verbales en -ετο dont la voix moyenne est suspecte⁸, peuvent être ramenées à des formes actives en *-ετ, à syllabe entravée par le fait que le mot suivant ne commence pas par voyelle, mais par consonne.

1. Le verbe ἀκούω et ses composés (ἐπ-, ἔσ-, ὑπ-) ne s'emploie chez Homère qu'à l'actif, sauf au futur qui comporte des désinences moyennes (O 96 ἀκούσεαι, 199 ἀκούσονται). L'imparfait moyen de Δ 331 ἔστασαν· οὐ γὰρ πῶ σφιν ἀκούετο λαὸς ἄυτῆς se trouve ainsi complètement isolé et doit recouvrir un plus

⁷ P. Chantraine, *op. cit.*, p. 471.

⁸ P. Chantraine, *op. cit.*, p. 97.

ancien *ἄκουετ. La prononciation «de métier» des aèdes a dû contribuer au maintien de l'occlusive, ce qui, après la chute des occlusives finales, n'a pu réussir que par le truchement de l'introduction d'un o pour en faire une désinence moyenne. La tendance à faire deux brèves au temps faible du 4ème pied a pu bien agir pour favoriser le changement, mais ne saurait être la cause qui a déclenché le procès: il y a bien des hexamètres comportant un spondée au 4ème pied.

2. Du verbe ἐρεΐνω (et ἐξ-ερεΐνω) le texte des poèmes homériques contient 26 exemples à l'actif et seulement 2 au moyen; K 81 ἐξερεΐνετο μύθω, ρ 305 ἐρεΐνετο μύθω, qui comportent ces dactyles au 5ème pied. Même raisonnement que pour ἀκούετο.

3. C'est encore le même cas de Φ 602 ἕως ὃ τὸν πεδίοιο διώκετο πυροφόροιο. Le dossier de ce verbe contient, pour l'*Iliade*, 24 exemples, dont 23 à l'actif et, en X 168, διωκόμενον qui est passif; dans l'*Odyssée* il y a sept exemples, dont 5 sont à l'actif, au autre au moyen (σ 8 ὅς ῥ' ἐλθὼν Ὀδυσσεῖα διώκετο (F)οῖο δόμοιο, pareil à Φ 602) et le participe moyen διωκομένη en ν 162.

4. Finalement, χ 8 Ἦ καὶ ἐπ' Ἀντινόω ἰθύνετο πικρὸν οἶστον présente le seul exemple de voix moyenne de ce verbe (27 exemples dans les deux poèmes). Si pour cet exemple odysseïque (avec la variante ἰθυνε) on ne veut pas retenir notre explication, on pourrait à la rigueur penser que ce vers a été bâti sur les modèles que l'on vient d'envisager.

7. Jusqu'ici nous n'avons présenté que des exemples de *-t*. Pour *-d* — que l'on s'attend à déceler dans τὸ, τοῦτο, ἄλλο, etc. — les données sont moins parlantes:

1. Il est vrai que dans beaucoup de contextes on a l'impression très nette que τόγε, ου τόγ', recouvre un *τόδ plus ancien: A 120 λεύσσετε γὰρ τό γε πάντες (<*τόδ πάντες), A 116 ἀλλὰ καὶ ὥς ἐθέλω δόμεναι πάλιν, εἰ τό γ' (<*τόδ) ἄμεινον. Mais cette simple possibilité de substitution n'est pas probante. En Π 230, τό ῥα au début du vers (<*τόδ ῥα?) ne l'est pas d'avantage, car la sonante peut être responsable de l'allongement.

La combinaison τό γε (pouvant recouvrir *τόδ devant consonne) et τό γ' (pouvant recouvrir *τόδ devant voyelle) se trouvent,

dans l'*Iliade*⁹, 24 fois sur un total de 121 exemples de τó, soit 19,83 %. C'est la même fréquence de ó γε et ó γ' où, ó provenant de i.e. *so, la particule ne peut recouvrir aucune occlusive finale: on a en effet 126 attestations sur un total de 649, soit 19,41 %. Devra-t-on supposer que ó γε a été fait sur le modèle de τó γε?

Au contraire, on pourrait attacher une certaine signification au fait qu'au pluriel de τά (qui s'est toujours terminé par voyelle) on compte 9 exemples de τά γε, τά γ' ou τά ρ' sur un total de 99, c'est à dire 9,09 %, fréquence très inférieure à celle de τó γε où il est en principe possible, dans certains contextes, de restituer *τόδ.

Un autre indice est fourni par la fréquence —toujours dans l'*Iliade*— de l'élision de ἄλλ(ο) (3 exemples sur 24) et de τοῦτ(ο) (2 exemples sur 16), qui est de 12,5 %, très inférieure à celle de leurs pluriels: ἄλλ(α) est élidé 5 fois sur 27 (18,52 %), τοῦτ(α) 17 fois sur 77 (22,08 %).

On peut se demander si le fait que les traces des occlusives sonores soient moins nettes n'est pas la conséquence de la date plus ancienne de leur amuïssement, ce qui est vraisemblable du point de vue phonétique: le relâchement articuloire responsable de la perte des occlusives finales en grec ancien, aurait frappé les sonores, qui étaient des douces, avant qu'il n'a frappé les sourdes, qui étaient des fortes, donc plus résistantes.

Madrid-3

Fac. de Letras A-35. Ciudad Universitaria

Cáceres

Colegio Universitario

MARTÍN S. RUIPÉREZ

JOSÉ VARA

⁹ Pour établir ces chiffres on s'est aidé de l'*Index homericus* d' A. Gehring.